

## I. S. J. BARON TAYLOR.

### LES PYRÉNÉES.

Les Pyrénées avec les Alpes sont les plus belles frontières de la France, et, des cimes les plus élevées de ces deux chaînes de montagnes, on peut apercevoir cinq grands peuples.

Dans les Pyrénées, de la Maladetta l'horizon s'étend sur deux mers, dont les flots baignent aux deux extrémités le promontoire de Vénus et le cap de Higüera. Les cimes de ces montagnes déchirent les nuages ; leur base arrête les tempêtes de la Méditerranée et de l'Océan. Comme les Alpes, ces montagnes renferment des glaciers éternels et d'antiques forêts ; comme dans les Alpes, les solitudes de ces forêts ont été des retraites pour les mystères religieux. Les Celtes, nos aïeux, et la jeunesse gauloise sont venus y étudier leur sombre théogonie. Au sommet de ces monts glacés, dans ces vallons verdoyants, dans ces bosquets rafraîchis par des eaux vives et argentées, l'imagination fière et pratique des anciens habitants a placé le séjour enchanté des merveilles de la féerie.

Dans les plus beaux sites de ces montagnes, aux lieux les plus solitaires, les vainqueurs des Gaulois sont venus construire leurs monuments éternels, et signaler les premiers les sources bienfaisantes de leurs Thermes. Les Romains subjugués par les Goths, les Goths par les Arabes, et tous ces peuples repoussés par les Francs, y sont suivis par Charlemagne et ses paladins qui viennent à leur tour sur ces rochers sauvages, dans ces gorges imposantes, livrer des combats, et immortaliser les lieux les plus déserts par de sanglantes batailles. Que de faits éclatants à recueillir depuis les temps les plus reculés de l'antiquité ! Les nations d'Afrique et d'Asie traver-

sant ces monts, toutes les hordes du Nord les envahissant, tous ces peuples y laissant un héritage de gloire, et ces éternelles murailles qui se perdent dans le ciel, séparant et devenant enfin les limites de deux nations.

La science avec ses mystères les plus merveilleux, et l'histoire avec ses plus imposantes réalités ; la poésie avec ses créations les plus célestes, et la religion avec ses croyances les plus tendres et les plus naïves, ont consacré ce monument gigantesque de la nature. Ses annales se rattachent à tout ce qu'il y a de noble et de touchant, d'héroïque et de pur parmi les hommes. — L'âme s'y détache de la terre ; l'imagination s'élève à la hauteur des cieux, comme les cimes qu'elle embrasse, grandit avec l'horizon qui s'ouvre devant elle, et se multiplie avec les aspects infinis qui se déroulent à ses yeux.

Les plus merveilleux contrastes, la plus sauvage harmonie frappent tour à tour les regards étonnés, confondus par la ravissante beauté des vallons et la sublime horreur des sommets, la terrible aspérité de ces montagnes, les gorges qui les sillonnent, les abîmes qui s'y ouvrent de toutes parts, les gouffres qui gardent leurs sombres passages, les profondes cavités où les vents soufflent avec des bruits effrayants, les torrents écumeux qui se précipitent du haut des rochers en nappes d'eau, parfois bleues comme l'azur qu'elles reflètent, avec une indomptable agitation ou un sourd mugissement dont l'écho va mourir dans les profondeurs de la terre ; ce vague amphithéâtre de rochers sans nombre qui, sous toutes les couleurs et sous toutes les formes, s'élève des plus humbles collines aux cimes les plus inaccessibles ; ces glaces éternelles amassées par les siècles, ces grottes de marbre, et ces ponts de neige, jeux admirables des frimas ; ces lacs où les feux du jour sont réfléchis avec un éclat splendide, ces vastes prairies qui parfois tapissent le haut des monts, ces forêts suspendues, et ces moissons qui se balancent sur les plateaux élevés ; ces vallées heureuses qui s'ouvrent soudainement dans l'âpreté des rocs ; ces sources limpides qui coulent avec calme à l'ombre des arbres dont le feuillage abrite le berger et ses troupeaux, et quelquefois l'homme, dont la vie usée dans les villes redemande des forces nouvelles aux ondes bienfaisantes de ces contrées, et de nou-



velles émotions à son esprit blasé, à son cœur qui ne peut retrouver de sensibilité et de foi que devant ces sublimes créations de l'Éternel, où tout est varié, pittoresque, coloré, grandiose, immense, imposant, comme toutes les grandes œuvres de Dieu !

## AMÉDÉE THIERRY.

### DE L'ORDRE DE MALTE.

Ce fut sans doute un des plus beaux jours du moyen âge que celui où le pauvre marchand Gérard Tunc et quelques chevaliers mutilés des bandes de Pierre l'Hermite et de Godefroy, assistés par la pitié publique, fondèrent à Jérusalem l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean. Ce jour fut beau parce qu'il fut fécond, parce qu'il contenait, à son insu, le germe d'une longue et glorieuse destinée.

Reportons-nous au milieu du moyen âge, à cette époque de piété exaltée, mais aussi d'activité, de vie ardente, irrégulière. Deux passions contraires également puissantes la dominaient. Au besoin de mouvement, de gloire, de licence, succédaient brusquement le besoin du repos, d'une austère discipline, du renoncement à soi-même, et la recherche, souvent excessive, de ce que l'humilité chrétienne peut imposer de plus rigoureux. On voyait la lutte de ces sentiments opposés tourmenter, tirailler incessamment ces âmes inquiètes; elle les attirait des champs de bataille dans les cloîtres; elle les arrachait bientôt à la quiétude monastique pour les replonger dans les émotions de la guerre; tour à tour elle les ballottait d'un extrême à l'autre des sensations humaines. L'institut de Gérard Tunc, fondateur d'un hospice religieux pour les pèlerins pauvres et les malades, satisfait à l'un des besoins du temps. Sous la chaîne austère des vœux perpétuels de chasteté, d'obéissance, il offrait une vie obscure, silencieuse, perdue dans les œuvres de la plus touchante charité. De nombreux chevaliers accoururent; l'esprit de piété applaudit, et de riches dotations en Orient et en Occident confirmèrent l'utilité de l'institution.

Mais quand la première ferveur fut calmée, on vit se remontrer



avec violence le regret et le désir de la vie active. L'écho des combats dont la Palestine était le théâtre ne laissait plus de repos sous les voûtes solitaires de l'hôpital. Alors un vieux soldat de Godefroy, Raymond du Puy, élu grand maître à la mort de Gérard Tunc, résolut de terminer ses souffrances et celles de ses compagnons, en conciliant ces deux passions discordantes. Ses statuts bouleversèrent la constitution de l'hôpital ; l'ordre devint militaire en même temps que monastique ; il se chargea de défendre la religion contre les infidèles en même temps qu'il la servait au lit du mourant. L'humble asile des malades se métamorphosa en forteresse hérissée de créneaux et d'armes ; l'enseigne d'hospitalité suspendue à ses tours, l'écusson rouge à la croix blanche, fut déployée dans les batailles ; l'épée fut réunie au chapelet, et le cœur des preux battit plus à l'aise sous le double abri de la cuirasse et du froc.

L'enthousiasme qui accueillit cette nouveauté montre bien qu'elle était une révélation des besoins du moyen âge. La jeune noblesse se pressa autour de Raymond ; d'autres ordres créés dans la même pensée, modelés sur la même discipline, ouvrirent à la piété chevaleresque un plus vaste refuge. Il y en eut pour tous les degrés de ferveur, depuis l'institut du Saint-Sépulcre qui resta toujours plus monacal que guerrier, jusqu'à cette milice du Temple, altière, avare, et moins religieuse que mondaine. La multiplicité des ordres donna naissance à une émulation qui troubla souvent, il faut l'avouer, la paix intérieure, mais qui, bien plus souvent, fut favorable aux armes chrétiennes. Les sièges d'Acre et de Margat, les batailles de Tibériade et de Jopé en fournirent la preuve. Sitôt qu'apparaissait l'écusson de Saint-Jean, planté sur la brèche, ou flottant au plus épais de la mêlée, les bannières rivales s'agitaient, et le manteau blanc du Templier, la croix noire du chevalier teutonique, s'élançaient à l'envi pour partager le péril et la gloire du poste.

Considérée sous le point de vue politique et pour le but des croisades, l'utilité de ces ordres mixtes fut incontestable. Ils fournissaient une milice permanente, mieux disciplinée que les croisés ordinaires, exercée à la guerre contre les Sarrasins, possédant sur les lieux un refuge et des subsistances assurées, et acclimatée de

bonne heure à ce ciel dévorant. A la haute milice des chevaliers obéissaient de grandes bandes, quelquefois des armées de servants et de vassaux. Les Ordres furent les alliés naturels et les soutiens de ces petites monarchies latines, filles de l'invasion chrétienne, et qui seules pouvaient maintenir la conquête de la Terre-Sainte. C'étaient des centres d'action et de résistance autour desquels venaient se grouper les masses arrivées d'Europe, lorsque le flot d'une première croisade perdu et tari dans les sables, un autre flot succédait des extrémités de l'Occident.